



## DISCOURS DU 11 Novembre 2019

VILLE DU LAVANDOU

Ce désastre là ne devait plus jamais se reproduire. Et la Grande Guerre – promis, juré... sur la croix des tombes de tant de martyrs – serait la « der des ders », suivant les vœux des rescapés et l'engagement solennel des populations du « Vieux Continent » ; saignées à blanc, au fil des atroces combats qui avaient emporté près de 10 millions de combattants, généré tant de douleurs chez les « gueules cassées »... 21 millions de blessés, de mutilés, d'éclopés... et provoqué tant de malheur et de veuvages dans les familles... et de sacrifices ou de privations pour les populations civiles. Sans oublier les 8 millions de disparus, les dégâts matériels énormes, les villages anéantis, rayés de la carte ; et les consciences lourdes de tant de gâchis.

Plus jamais...ça ! Avaient clamé les gouvernements. A l'unisson.

Il faut dire que l'hécatombe fut effroyable... dont le symbole, Verdun, et ses 500.000 cadavres ou disparus, tombés au Champ d'Honneur, pulvérisés par le « marmitage » incessant des obus, durant près d'un an de vains combats ; Verdun avait marqué les esprits. Et ces centaines de milliers de soldats, acheminés depuis les Colonies, jetés dans la terrible boucherie, depuis le Tonkin jusqu'à l'Afrique toute entière et l'Océanie, jusqu'aux troupes Américaines, avaient conféré une dimension mondiale à ce conflit européen. Oui, ce fut bien le premier conflit mondial.

Non, une telle folie meurtrière ne devait plus se reproduire !

Et la Société des Nations, héritée du Traité de Versailles de 1919 allait s'employer à préserver la paix en Europe, par le désarmement, par le déploiement du principe de sécurité collective, comme par la mise en œuvre du démantèlement de l'Empire Colonial Allemand, autant que par la restitution de l'Alsace et de la Lorraine à la France, et avec la redéfinition des frontières.

Les puissances victorieuses, conscientes de l'ampleur de la catastrophe, autant que de leurs responsabilités au regard de l'Histoire, comme de l'Humanité toute entière, allaient désarmer l'agresseur, autant que tenter de bâtir une paix durable, une paix qui ne porte pas en elle une guerre à venir, grâce à la Société des Nations ; la SDN, qui allait s'ingénier à bâtir des espaces de solidarité, de fraternité, que la Triple Entente et la Triple Alliance n'étaient pas parvenues à édifier comme des Traités d'équilibre et de dissuasion.

Aboutissant justement à l'inverse, à l'escalade des tensions et à l'enchaînement des solidarités vers la guerre. Et cela en serait fini, de la guerre. Une bonne fois pour toutes.

L'Histoire nous a démontré – vingt ans plus tard – que la folie meurtrière des hommes, l'exacerbation des nationalismes sur fond de rancœurs, autant que les appétits de puissance coloniale et que de rivalités idéologiques et industrielles, pouvaient balayer les bonnes volontés. Comme des vœux pieux. Combien les haines patiemment enterrées, et les soifs de revanche encore vives, étaient capables d'annihiler les bonnes intentions, comme les visions abjectes des sacrifices humains à grande échelle, et les errements nationalistes.

Car elle fut grande, cette guerre, que les puissances européennes affichaient de vouloir éviter, alors qu'elles s'appliquaient à développer et à diversifier leur arsenal militaire, à étendre le temps de conscription autant que le nombre des régiments, à entretenir l'esprit de belligérance et à dresser les Nations – les unes contre les autres... - jusqu'à dresser les peuples, pourtant acquis à l'idéal nouveau de l'Internationale Socialiste, alors émergent, et gagnés par les courants pacifistes..., contre leurs voisins... A les préparer à la perspective de s'entredéchirer – inexorablement – fatalement.

Pourtant, elle fut terrible, cette guerre ; qui allait balayer – en quelques jours – la première armée du monde civilisé, la grande armée française, réputée invincible, et menacer notre capitale. Au terme d'une avancée fulgurante de l'armée allemande, à travers la campagne de France... une de ces poussées irrésistibles dont les « bôches » ont le secret. Quand bien même les Chancelleries en avaient prévenu l'imminence du déclenchement, depuis des mois, et le Renseignement Militaire, percé la stratégie, jusque dans les moindres détails.

Et Paris menacé. Et l'exode des populations civiles. Et le Gouvernement français qui se réfugie à Bordeaux, pour s'abriter du déferlement des troupes conquérantes de l'Allemagne, alliée à l'Empire Austro-Hongrois.

Ah ! Gavrilo Princip, toi le jeune activiste de la Main Noire, que n'as-tu discerné la manipulation des Services Secrets Serbes et Russes, que n'as-tu pu retenir ton arme contre le couple héritier d'Autriche-Hongrie... sourds eux-aussi aux avertissements de leurs services de sécurité, au lieu d'assassiner le Prince François-Ferdinand et la Duchesse de Hohenberg, à Sarajevo !... Et au nom des nationalités émergentes des Balkans, activé la machine infernale de

ces Alliances qui allaient irrémédiablement entraîner les puissances militaires, l'une après l'autre, dans le dramatique brasier de la guerre.

Et leurs 60 millions de soldats. « La fleur au fusil » disait-on !

Et après ce drame du 28 juin, cet autre acte terroriste qui emporte Jean Jaurès, assassiné le 31 juillet. Comme une réplique à la première secousse sismique... trois jours avant la déclaration de guerre à la France ! Le terrorisme, encore, porté par Raoul Villain, qui reprochait à Jaurès son opposition irréductible à la Loi de 3 ans, sur l'allongement du Service Militaire, destiné à relever nos effectifs au niveau de ceux de « l'ennemi héréditaire ».

Le terrorisme, comme détonateur de la machine infernale ; comme déclencheur du maelstrom que personne n'est plus capable d'enrayer. Que les français eux-mêmes se prennent à espérer, tant ils sont persuadés de donner une « bonne leçon » aux « casques à pointe » autant qu'ils sont certains de « tirer la moustache » au Keiser... en quelques jours !

Et le drame est là. Qui débute par « la guerre de mouvement » : les combats de la Somme et la course à la mer, dans cet été 1914 marqué par la retraite française. De notre armée si puissante, si déterminée à défendre sol sacré de la Patrie, mais qui plie sous les coups de l'envahisseur. Puis les combats de Champagne et des Dardanelles, avant l'Artois et encore la Somme – Helmut Von MOLTKE, le chef du Grand Etat-Major Général de l'Armée Prussienne, au terme de six semaines de vaines « percées », a échoué. Confronté à l'esprit de résistance et de sacrifice ; face à l'héroïsme des soldats français.

Place alors à Hindenburg ; sollicité par Guillaume II pour reprendre l'initiative des combats et de choisir Verdun pour cible. Dans une seconde étape de la guerre... celle des positions, qui va se transformer en boucherie. Verdun et ses charniers géants de 1916.

La guerre s'étend sur un front devenu aussi mouvant qu'incontrôlable. On s'essaie à toutes les tactiques, à toutes les armes de destruction massive : les sapes, l'aviation, les pilonnages de gros calibres, les tanks, les gaz « moutarde ». Et les cadavres qui s'amoncellent. Et la victoire tout aussi improbable au fil des batailles qui déciment les troupes. Par bataillons entiers.

Les Etats-Majors doivent alors se résoudre à affronter une cruelle réalité : cette guerre-là n'a plus de logique, ni de certitude. Ce sera une guerre dure, totale, celle des tranchées. Ce sera le Chemin des Dames, en 1917, et l'arrivée

providentielle du contingent Américain, qui seul peut nous éviter un désastre face aux renforts allemands, affranchis du front Russe. L'arrivée, au secours, de cette Amérique trop longtemps restée à l'écart du conflit, et qui apporte désormais le sang neuf de ses « boys » dans le grand bouillon du sang déjà abondamment versé par les « piou-pious » et les « Tommies ».

Et Paris, une fois encore menacée ; et les offensives généralisées de Picardie, de Champagne, et de la Marne... jusqu'au bout du cauchemar, jusqu'à l'épuisement des soldats qui crèvent dans la boue et la vermine, qui ont perdu tout espoir de rentrer chez eux en un seul morceau, et qui parfois fraternisent avec l'ennemi, se mutinent jusqu'à décréter la grève générale des tranchées pour tenter d'échapper à l'horreur au cri de « A bas la guerre, vive la paix ». Qui ne croient plus au génie de leurs chefs, de Nivelle à Pétain, et pour lesquels seule la moustache et la houppelande d'un vieillard qui n'a pas peur de monter en première ligne, Georges Clémenceau, le Tigre, le Père de la Victoire, devient le flambeau et le drapeau. Pour lui, ils vont accepter tous les sacrifices, endurer toutes les privations, monter, encore, à l'abattoir, continuer de se faire tailler en pièce, à souffrir et à mourir, au fil de ces incessantes sorties des tranchées – en ligne, de ces flux et reflux d'attaques et de contre-attaques... jusqu'au terme de l'apocalypse, jusqu'à l'Armistice du 11 novembre 1918. La paix s'est enfin imposée de guerre lasse !...

Alors, nos hommes, nos survivants, incrédules devant la défaite totale et inconditionnelle des allemands, incapables de mesurer la chance d'avoir échappé à l'hécatombe, sortent un à un des boyaux parsemés de cadavres, devinent le drapeau blanc au-dessus des lignes ennemies, par-delà les cratères et les lacis de barbelés, et contemplent l'horreur à laquelle ils ont participé : celle des Empires Coloniaux jetés sans limite dans le chaudron, celle de la « chair à canons »... Comme l'ampleur du carnage dont ils ont réchappés.

Consciences lourdes des peuples si prompts à en découdre pour de chimériques desseins de puissance, que les mémoires n'en aient balayé les cuisants échecs, pour n'en retenir que les amertumes des vaincus et la gloire des vainqueurs !

Que les peuples et leurs gouvernements ont-ils tirés comme leçons de cette page sinistre et héroïque de notre Histoire, pour la reproduire vingt ans plus tard ! Et pour que, jusqu'à nous, bien au-delà des pages glorieuses des actes de bravoure, de sacrifices et d'honneur, les résurgences nationalistes se

fassent de plus en plus fortes, dans cette Europe si laborieusement construite ! Encore et toujours.

Où la résurgence des individualismes s'additionne au risque de faire vaciller les espaces de convergences et les idéaux de Paix et de Fraternité ! Et la Paix elle-même.

Quelle force morale faut-il à notre peuple, pour ne pas sombrer dans l'assoupissement des consciences, pour ne pas plier devant les assauts et les provocations du terrorisme, et pour donner un sens à cette commémoration de l'Armistice du 11 novembre 1918 qui est autant le temps du recueillement face au grandiose sacrifice, qu'il se veut la leçon de courage face au renoncement, pour les générations futures. Pour que les jeunes qui nous accompagnent si magnifiquement, si ardemment dans l'hommage rendu, soient les héritiers du message de nos anciens : celui de la Souveraineté Nationale rétablie au prix du sang versé, autant que des vertus de la Paix dans laquelle ils ont la chance autant que la soif de vivre.

Tant nous sommes tous, toutes générations confondues, fiers du sursaut du patriotisme, comme comptables devant la postérité, des responsabilités que nous confère le message universel de Paix et de Fraternité, porté par la France.

Et comment ne pas voir les lignes de convergences historiques, en ce jour où nous commémorons le 101<sup>e</sup> anniversaire de la fin des combats de la Grande Guerre, avec la célébration des 30 ans de la chute du mur de Berlin, et l'inauguration du mémorial érigé en l'honneur des 549 soldats français tués en « opérations extérieures » depuis 1963 ! par le Président de la République ?.

Car ce mur de Berlin est tout autant le symbole de la frontière de la liberté, et celui d'un « équilibre de la terreur » qui a permis de maintenir la paix en Europe – dans la « guerre froide » durant un demi-siècle – que la manifestation de la vaine vanité des limites précaires que nous posons face à l'adversité, face aux espoirs que nous pouvons fonder dans l'esprit humain seul capable d'abattre les murs de la haine et à défendre les idéaux de Paix et de Fraternité.

Car nos soldats, tombés en terre étrangère pour défendre la paix comme notre sécurité et notre souveraineté, confrontés aux idéologies mortifères, à la barbarie, comme au terrorisme, ont consenti là-bas au sacrifice de leurs

vies pour que nous soyons libres ici. Comme leurs ancêtres de la Grande Guerre, comme leurs Aînés du second conflit mondial, comme tous ceux qui œuvrent au quotidien, parfois discrètement, souvent secrètement contre nos ennemis les plus résolus, les plus acharnés, contre la subversion, contre le terrorisme, ils sont les remparts de notre République. De notre Démocratie.

Puissions-nous tous, à la lumière de leurs exemples, nous tous qui sommes la Nation, être volontaires et nous sentir enrôlés dans cette grande armée citoyenne, mobilisés pour défendre nos valeurs, notre modèle de Société, notre Civilisation, notre Humanité ; vigilants, déterminés et inflexibles, ardents protecteurs au quotidien, de nos valeurs, de notre drapeau si chèrement défendu, comme de l'étendard universel d'un monde en paix.

**Gloire à nos soldats tombés pour la Liberté et pour la France.**

**Vive la mémoire de l'Armistice du 11 novembre 1918.**

**Honneur aux soldats de la Paix.**

**Vive la France.**

Gil BERNARDI  
Maire du Lavandou